



HAL
open science

RESISTER EN SE REFUSANT : LE CELIBAT COMME ARME POLITIQUE DANS LE DISCOURS FEMINISTE BRITANNIQUE EDOUARDIEN

Véronique Molinari

► **To cite this version:**

Véronique Molinari. RESISTER EN SE REFUSANT : LE CELIBAT COMME ARME POLITIQUE DANS LE DISCOURS FEMINISTE BRITANNIQUE EDOUARDIEN. Sites de résistance, Stratégies textuelles, 2006. hal-02495515

HAL Id: hal-02495515

<https://hal.univ-grenoble-alpes.fr/hal-02495515>

Submitted on 2 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**RESISTER EN SE REFUSANT : LE CELIBAT
COMME ARME POLITIQUE DANS LE DISCOURS FEMINISTE
BRITANNIQUE EDOUARDIEN**

Véronique Molinari

ABSTRACT

The aim of the woman's suffrage movement from the end of the 19th century on was not so much to obtain a symbol of citizenship as to obtain a tool that would allow them to fight against inequalities —both social and economic— and free woman from her subservience to man. On the eve of the first World War, as no progress was made and violence against suffragettes intensified, and as venereal disease, the result of prostitution and of the double standards of morality, continued to spread, including among married women, some women within the suffrage movement began to advocate a new strategy : since the government and society as a whole persisted in seeing in women nothing but bodies at the service of men and the reproduction of the race, one way to resist could be to deny men access to these bodies by refusing to get married, have sexual relationships with men and/or bear their children until they changed and women were given the right to vote.

Le mouvement féministe britannique du début du vingtième siècle a longtemps été présenté de manière réductrice et reste encore souvent associé à la campagne pour le suffrage. Dès la fin du dix-neuvième siècle, pourtant, l'idée que les femmes puissent souhaiter le droit de vote dans un simple souci égalitaire était réfuté. A la question : «What do women *want?* », Alma Gillen répondait en 1894 dans l'hebdomadaire féministe *Shafts* : « They want to *own themselves*, to dispose of their bodies as seems to them best, not to have maternity forced upon them. Does anyone imagine that women are making such a desperate struggle for the franchise simply that they may cast a vote *because* men do so? » (Gillen, p. 229). Les enjeux du mouvement allaient donc bien au-delà du droit de vote et au-delà même de la volonté d'améliorer la condition des femmes et des enfants : ils n'étaient rien de moins qu'une redéfinition des rôles sexuels. Les opposants au suffrage féminin l'avaient d'ailleurs parfaitement compris. Ainsi, pour Elizabeth Wolstenholme Elmy, c'est la crainte de voir les femmes « cesser d'être leur esclave sexuelle à l'intérieur ou à l'extérieur de mariage » qui explique la virulence des hommes dans leur opposition

au droit de vote féminin. « No doubt their fear is justified », écrit-elle en 1897, « for that is precisely what we do mean »¹.

A partir des années 1890, et suite à la victoire du mouvement pour l'abrogation de la législation sur les maladies vénériennes menée par Josephine Butler (1886), l'une des préoccupations principales du mouvement féministe est donc de mettre fin aux doubles critères de moralité qui régissent les relations hommes-femmes et d'obtenir pour les femmes le droit à disposer de leur corps. « There is nothing in the feminist programme about which the feminist feels so keenly as the double standard of morality », déclare Ethel Snowden en 1911. « The last and greatest demand of the women's movement is a woman's absolute right over herself after marriage » (Snowden, p. 249). Alors que certaines avancées ont pu être obtenues dans les domaines de la politique, du travail et de l'éducation, ce droit fondamental reste en effet refusé aux femmes, notamment au sein du mariage. Certes, certaines réformes ont, depuis 1870, commencé à éroder l'autorité masculine au sein du mariage (les femmes peuvent désormais conserver leurs salaire, revenus, biens personnels et legs, obtenir —sous certaines conditions— la garde de leurs enfants, demander une séparation en cas de coups et blessures² et ne peuvent plus être séquestrées par leur époux³). Toutefois, l'épouse reste, au début du vingtième siècle, sexuellement soumise à son mari et contrainte par conséquent de subir des relations sexuelles non souhaitées (les violences domestiques sont impunies par la loi et le viol marital n'est pas reconnu) et les grossesses à répétition qui en résultent : « Thousands of children are born yearly, whose birth is not the mother's free choice, but is forced upon her while hatred and revulsion have ruled her thoughts », dénonce Alma Gillen en 1894. « [Women] are tired, not of being wives and mothers, but of having no voice in the matter » (Gillen, p. 229). Ce droit qu'a un mari sur sa femme est par ailleurs absolu et, selon le précédent établi par l'affaire *Regina v. Clarence*, en 1888, peut s'exercer même lorsque celui-ci se sait atteint de maladie vénérienne.

Cet asservissement sexuel, fréquemment assimilé par les féministes à une forme légale de prostitution⁴, est renforcé par les doubles critères de moralité qui prévalent au sein du

¹ E. Wolstenholme Elmy à Harriet McClquham, 21 mai 1897 (Kent, p. 14).

² Married Women's Property Act, de 1870 et 1882, Custody of Infants Act, de 1873 et 1886 et Matrimonial Causes Act de 1878.

³ Jugement de la Cour d'Appel sur l'affaire Jackson rendu en 1891.

⁴ « *As long as man demands from a wife as a right what he must sue from a mistress as a favour... marriage becomes for many women a legal prostitution, a nightly degradation, a hateful yoke under which they age, mere bearers of children*

mariage et qui font qu'une épouse doit fidélité à son mari tout en reconnaissant à ce dernier le besoin d'assouvir ses pulsions sexuelles auprès d'autres femmes. Cette iniquité, inscrite dans la loi sur le divorce de 1857⁵, contribue par ailleurs à l'institutionnalisation de la prostitution, dès lors jugée comme un mal nécessaire, et, de fait, à la transmission des maladies vénériennes au sein même du mariage. Outre leur liberté, insistent de plus en plus les féministes, c'est leur santé et leur vie même que de nombreuses femmes risquent en se mariant.

En dépit des nombreux reproches faits au mariage, peu de féministes sont en faveur de l'union libre. Pourquoi le seraient-elles ? Il n'y a en effet pas de raison pour que les dangers représentés par le mariage —le risque de contracter des maladies vénériennes, les relations sexuelles non consensuelles, les grossesses à répétition— disparaissent dans le cadre d'une union libre. Il s'agit donc, non pas de rejeter, mais bien de réformer le mariage et, si la législation a bien évidemment un rôle essentiel à jouer dans ces changements, elle doit s'accompagner d'une transformation radicale des relations entre hommes et femmes au sein de la société pour laquelle l'éducation, l'information, le droit de vote et une modification des comportements sexuels masculins apparaissent comme les outils indispensables. C'est parce que les changements attendus tarderont à venir qu'une nouvelle stratégie sera prônée : le célibat et l'abstinence. Puisque l'on ne voit en elles que des corps au service du plaisir sexuel des hommes et de la reproduction de la race, certaines féministes émettront l'idée que les femmes pourraient utiliser ces corps afin de faire pression sur les hommes et les autorités afin d'obtenir ce qu'elles souhaitent : en refusant le mariage, les relations sexuelles et/ou de mettre au monde des enfants.

La première démarche est éducative. Il s'agit de mettre fin à l'ignorance dans laquelle les femmes sont maintenues jusqu'au mariage et souvent même au-delà, en leur apportant les connaissances qui leur ont jusqu'alors été refusées sous prétexte de préserver leur « innocence » : connaissance de leur corps, du corps masculin, mais également des différentes maladies et de leur mode de transmission.

conceived in a sense of duty, not love“, remarque avec amertume l'héroïne d'une des nouvelles de George Egerton (Egerton, p. 155).

⁵ L'adultère de la femme est une raison suffisante pour qu'un homme demande le divorce tandis qu'une épouse doit, si elle souhaite divorcer, prouver par ailleurs des sévices ou l'abandon par du domicile conjugal.

[Man] has always preferred that she should be too ignorant to sit in judgement upon him [...], dénonce Cicely Hamilton, co-fondatrice de la Women Writers' Suffrage League, en 1909. One of her highest virtues in his eyes was a childish and undeveloped quality about which he threw a halo of romance when he called it by the name of innocence. So far has this insistence on ignorance or innocence in a wife been carried, that even in these days many women who marry young have but a very vague idea of what they are doing; while certain risks attaching to the estate of marriage are, in some ranks of life at any rate, sedulously concealed from them as things which it is unfit for them to know.

Puisque le mariage, pour de nombreuses femmes, équivaut à une profession, ou tout au moins à un moyen de subsistance, les femmes devraient, selon Cicely Hamilton, connaître les « risques du métier » avant de s'y engager. Or, il existe, dénonce-t-elle, une conspiration du silence autour des dangers des maladies vénériennes pour la femme mariée et ses enfants. Il est en effet fréquent que les épouses contaminées par la syphilis ou la blennorrhagie ignorent les causes de leur maladie, les médecins jugeant préférable de ne pas les mettre au courant afin de préserver « l'harmonie domestique ». Le *Times*, quant à lui, n'emploiera le mot « syphilis » pour la première fois qu'en 1913, lors de la première Commission Royale sur les maladies vénériennes.

Certaines romancières s'attachent également à dénoncer les conséquences désastreuses de l'ignorance des femmes en matière sexuelle. Sarah Grand est la première à mentionner la syphilis dans *The Heavenly Twins* qui, à sa sortie, en 1893, fait scandale. Le personnage principal, Evadne, qui incarne la femme « nouvelle », apprend quelques heures après son mariage que son mari a mené une vie dissolue avant de la connaître. Connaissant les risques qu'elle encourt, elle refuse de consommer ce mariage même si, sous la pression familiale, elle finit par accepter de vivre sous le même toit que son époux. Motivé par la peur du qu'en-dira-t-on, ce dernier accepte lui aussi ces conditions. Parce qu'elle a eu accès à des ouvrages de médecine la jeune femme connaît le mode de transmission de la syphilis et les dangers qu'elle représente. A sa tante, chez qui elle est venue chercher refuge et qui lui conseille d'oublier le passé pour faire de son mari un homme nouveau et « réformé », Evadne répond : « there is no past in the matter of vice. The consequences become hereditary, and continue from generation to generation ». Ces connaissances, peu communes chez les jeunes filles de l'époque, le personnage a dû les acquérir à l'insu de ses parents, ce qu'elle dénonce : « I would stop the imposition, approved of by custom, connived at by parents, made possible by the state of ignorance in which we are carefully

kept —the imposition upon a girl's innocence and inexperience of a disreputable man for a husband » (Grand, 1894, p. 78). Un autre personnage féminin, Edith, représente par contraste la femme traditionnelle qui, par ignorance et poussée par sa famille, épouse un aristocrate syphilitique. Contaminée par ce dernier, la jeune femme, à qui l'on continue de cacher la nature de ses maux, donne naissance à un enfant qui meurt en bas âge avant de sombrer elle-même dans la folie. Trois ans après *The Heavenly Twins* Sarah Grand dénonce de nouveau dans *The Beth Book* les effets de l'ignorance dans laquelle sont maintenues les jeunes femmes : « There are marriages which, for the ignorant girl preached into dutiful submission, whose “innocence” had been carefully preserved for the purpose, mean prostitution as absolute, as repugnant, as cruel, and as contrary to nature as that of the streets » (Grant, 1897, pp. 424-25). Dans « Virgin Soil » de George Egerton (Egerton, p. 157), l'héroïne, Florence, attribue là encore l'échec de son mariage à son ignorance, dont elle rend sa mère responsable :

I say it is your fault because you reared me a fool, an idiot, ignorant of everything I ought to have known... You gave me not one weapon in my hand to defend myself against the possible attacks of man at his worst. You sent me to fight the biggest battle of a woman's life... with a white gauze — she laughed derisively— of maiden purity as a shield.

Il est également essentiel pour les féministes d'enseigner aux femmes qu'il est de leur droit de refuser toute avance sexuelle non désirée. Sous le nom de Ellis Ethelmer, le mari d'Elizabeth Wolstenholme, Ben Elmy, et probablement Elizabeth elle-même, publient deux manuels d'éducation sexuelle pour les adolescents (*Baby Buds*, en 1895 et *The Human Flower*, en 1894) dans lesquels l'auteur présente la décision d'avoir des relations sexuelles et des enfants comme revenant exclusivement à la femme (étant entendu que le principal moyen d'empêcher les grossesses reste l'abstinence). De même, dans *Motherhood, a Book for Every Woman*, publié en 1891, le Dr Alice Ker écrit : « The girl must be taught that her body is her own [...] and that she has no right to make the undue ownership of it over to her husband [...] In the marriage relation, the choice of time and frequency is the right of the woman, by reason of the periodicity which characterises her being » (Ker, p. 29).

Ce travail d'éducation est toutefois un travail sur le long terme. Parce que la maladie ne recule pas, la prévention devient également nécessaire : dans les années qui précèdent la Première Guerre mondiale, les maladies vénériennes sont cette fois abordées de manière explicite, chiffres et descriptions à l'appui, dans un nombre croissant de publications

féministes. Il s'agit d'informer les femmes et de leur faire prendre conscience des risques qu'elles encourent en se mariant, mais également de dénoncer le système d'oppression et d'exploitation responsable d'un tel fléau.

En 1908, Louisa Martindale, suffragiste et médecin, publie, à la demande de la National Union of Women's Suffrage Societies (NUWSS)⁶, *Under the Surface*, dans lequel elle détaille les symptômes et conséquences des différentes maladies. Pour l'auteur, les maladies vénériennes sont le résultat de la prostitution, elle-même la conséquence des doubles critères de moralité et d'un système social dominé par les hommes. Elles ne pourront par conséquent être combattues que par l'indépendance financière des femmes et le droit de vote. Un exemplaire est envoyé à tous les membres du Parlement. En 1914, encore, Louise Creighton, dans *The Social Disease and How to Fight It* déclare : « some plain facts should be known [...] For some time women have felt that not only for the sake of their unfortunate sisters [...] but for the purity of their own homes it was necessary that there should be an end to the conspiracy of silence » (Creighton, pp. 11, 24).

La question de la transmission des maladies vénériennes devient, de fait, de plus en plus présente dans le discours féministe au moment où elle préoccupe, pour d'autres raisons, la profession médicale et les autorités. Alors que le pays voit sa puissance économique et commerciale menacée par de nouveaux concurrents tels que l'Allemagne et les Etats-Unis, son taux de natalité ne cesse en effet de diminuer —il atteint, en 1914, 23,9‰ contre 35‰ quarante ans plus tôt— et, à en croire les rapports de l'armée, la condition physique de ses hommes semble s'être détériorée. Certains, même, parlent de dégénérescence. La chute du taux de natalité et le taux élevé de mortalité infantile sont alors fréquemment attribués aux femmes, accusées de fournir, avant le mariage, des efforts intellectuels et sportifs néfastes à leurs fonctions reproductrices, d'éviter, une fois mariées, la maternité, et de négliger leurs responsabilités maternelles en choisissant de travailler. Certaines féministes reprennent ces préoccupations eugénistes, qui donnent plus de poids à leur discours, mais rejettent la responsabilité de la détérioration de la race sur les hommes, leur conduite immorale et la transmission de maladies vénériennes qui en résultent, ces dernières étant reconnues comme cause de stérilité et de mortalité infantile. Le comportement sexuel masculin et les doubles critères de moralité ne sont plus présentés

⁶ Fondée en 1897 et présidée jusqu'en 1919 par Millicent Garrett Fawcett.

comme un problème personnel ou de couple, mais comme une question d'intérêt national.

Entre juillet et septembre 1913, Christabel Pankhurst publie ainsi dans *The Suffragette* (journal de la Women's Social and Political Union) une série d'articles visant à décrire et à dénoncer les effets de la syphilis et de la blennorragie et à mettre en garde les femmes contre les dangers que peut représenter le mariage. Reprenant les chiffres de différents médecins, elle estime entre 12 et 18% la population de Londres infectée par la syphilis (Pankhurst, *The Government Report on the Great Scourge*, p. 2) et entre 75 et 80% le pourcentage d'hommes en Angleterre ayant contracté, à un moment ou à un autre, la blennorragie (*Ibid.*, p. 39-40). Or, dénonce-t-elle, personne ne juge nécessaire d'informer les futures épouses de ces faits et du risque qu'elles encourent. Dans l'un des derniers articles publiés et intitulé « The dangers of marriage », Christabel avertit ses lectrices que « marriage as a physical union is [...] a matter of appalling danger to women » (*Ibid.*, p. 63) et dénonce les maris et pères de famille qui, lors de relations avec une prostituée, contractent des maladies vénériennes et les transmettent ensuite à leur famille (*Ibid.*, p. 71). Les femmes, insiste-t-elle, ne sont pas les seules concernées, c'est l'avenir de la race qui est en jeu : « Until men in general accept the views on the sex question held by all normal women, and until they live as cleanly as normal women do, the race will be poisoned, as it is to-day, by foul disease » (*Ibid.*, p. 26). Les ventes de *The Suffragette* qui, en janvier 1913, étaient tombées à 10,000 numéros par semaine, remontent à 30,000 et la série d'articles en question est publiée sous la forme d'ouvrage en décembre de la même année sous le titre *The Great Scourge and How to End It*.

Parce que les chiffres qu'elle cite sont très exagérés, le discours de Christabel a été fréquemment rejeté pour manque de véracité statistique⁷. Il n'en soulève pas moins les questions que de nombreuses suffragistes plaçaient au centre de leur lutte : les doubles critères de moralité, la prostitution et la réduction de la femme à un objet sexuel. Par

⁷ Christabel Pankhurst n'invente rien lorsqu'elle affirme que la blennorragie est la cause de nombreuses maladies chez les femmes et les chiffres qu'elle cite ne sont d'ailleurs pas remis en question dans les différents articles, y compris hostiles, qui accueillent le livre à l'époque. En 1914, le Dr Mary Scharlieb, de l'École de Médecine pour Femmes de Londres, avertit également ses lectrices que la blennorragie « takes a terrible toll of health and life from women [...] this infection is the cause of the great majority of still-births and miscarriages » (Scharlieb, pp. 114-13). Enfin, le rapport de la commission royale sur les maladies vénériennes nommée en octobre 1913 publie des chiffres qui, bien qu'inférieurs à ceux cités par Christabel, n'en sont pas moins inquiétants : 10% de la population des grandes villes serait infectée par la syphilis, congénitale ou contractée et 30 à 40% des cas de stérilité chez les femmes seraient attribuables à la blennorragie.

ailleurs, le slogan de la campagne contre « Le Grand Fléau » menée par Christabel Pankhurst, « Votes for Women and Chastity for Men », s'il a maintes fois été tourné en dérision, résume parfaitement les moyens par lesquels les maladies vénériennes et la prostitution devaient être combattues, à savoir l'obtention du droit de vote et un changement des comportements sexuels masculins. Si elles souhaitent éliminer la prostitution et réformer les lois iniques relatives au mariage (divorce, tutelle des enfants...), les femmes doivent en effet préalablement obtenir le droit de vote, de telles réformes ne pouvant guère être espérées de la part d'un parlement entièrement composé d'hommes. De même, pour que le mariage soit un choix et non un impératif économique, les femmes doivent pouvoir jouir de la même indépendance financière que les hommes. Or, au début du vingtième siècle, malgré l'ouverture d'un certain nombre d'emplois du tertiaire, peu d'emplois sont encore accessibles aux femmes de la classe moyenne ; quant aux femmes de la classe ouvrière, avoir un emploi signifie rarement pour elles être économiquement indépendantes tant les salaires féminins sont bas. Parce qu'il n'apparaît pas dans l'intérêt des hommes de leur accorder cette indépendance financière, qui leur permet de les contrôler et les posséder, le droit de vote semble là encore nécessaire. Bien plus que le symbole du pouvoir patriarcal, ce dernier apparaît donc comme un outil indispensable dans le processus de libération de la femme : « [W]hen women have some say in the making of laws which they have to obey », déclarait déjà Mona Caird en 1888, « the 'contract' can no longer remain *unequal* » (Caird, pp. 54-5).

En ce qui concerne la deuxième partie du slogan —« la chasteté pour les hommes »—, celle-ci apparaît indispensable à l'enrayement des maladies vénériennes et à l'égalité à l'intérieur du couple. Les critiques ne se limitent d'ailleurs pas aux comportements sexuels masculins au sein du mariage mais font partie d'une attaque plus générale contre les comportements sexuels masculins à cette période, elle-même étroitement liée à la campagne contre la pédophilie et la prostitution. Dans les deux cas, l'argument fréquemment avancé en défense des accusés est en effet que les hommes ont des pulsions sexuelles incontrôlables (et par conséquent inévitables et pardonnables) et que l'abstinence est néfaste à leur santé, d'où l'indulgence avec laquelle les tribunaux traitent les affaires de pédophilie et le point de vue que la prostitution est un « mal nécessaire ». Les féministes refusent cet argument, soutenu par une partie de la profession médicale et

qui n'est, selon elles, qu'un prétexte pour maintenir les femmes en situation de subordination et d'exploitation.

In urging that *votes for women and chastity for men* are the double cure for the sexual disease that is destroying individuals and the race, we are met by the excuse that chastity for men is dangerous to their health and that immorality is necessary to the preservation of their health, écrit Christabel Pankhurst. But suffragists [...]... believe that a man can live as pure and moral a life as a woman can (Pankhurst, p. 49)

Les hommes doivent pour cela être éduqués et la législation modifiée de façon à ce que ne soient plus acceptés chez ceux-ci des comportements condamnés chez leurs épouses. Il ne s'agit pas de faciliter le divorce mais de faire en sorte que le même comportement irréprochable soit attendu des hommes et des femmes au sein du mariage : « A woman has the right to expect from a man the same purity as he demands from her », témoigne un membre de la Women's Cooperative Guild⁸ devant la Commission royale sur le divorce qui siège entre 1909 et 1912. Tant que ces changements n'auront pas eu lieu et que les hommes ne seront pas aussi chastes que les femmes, avertit Christabel Pankhurst, « marriage is intensely dangerous » (Pankhurst, *The Great Scourge*, p. 49).

Que ce soit par l'éducation (dont les effets ne peuvent se vérifier que sur le long terme), par une réforme de la législation ou par un changement des comportements masculins, les féministes sont conscientes que les changements attendus prendront de nombreuses années. Pour certains, un moyen plus efficace et plus rapide pour forcer les hommes à changer serait que les femmes refusent le mariage, les relations sexuelles et de mettre au monde des enfants tant que le comportement des hommes n'aura pas changé ou qu'elles n'auront pas obtenu ce qu'elles réclament.

L'attitude d'Evadne, dans *The Heavenly Twins*, représente ce refus de la femme nouvelle d'assumer le rôle traditionnel — réformateur, salvateur et sacrificiel — de l'épouse : la jeune femme qui, en dépit des conventions et des pressions de sa famille, refuse de vivre maritalement avec l'homme qu'elle vient d'épouser lorsqu'elle apprend qu'il a eu des maîtresses déclare : « Marrying a man like that, allowing him an assured position in society, is countenancing vice, and [...] *helping to spread it* [...] So long as women [...] will

⁸ Women's Cooperative Guild, *Working Women and Divorce : an Account of Evidence to the Royal Commission on Divorce and Matrimonial Causes* (David Nutt, 1911), p.6, dans Lewis, p. 139.

forgive anything , men will do anything [...] If the best wives are only to be obtained by being worthy of them, they will strive to become so » (Grand, 1894, p. 79).

A la même époque que *The Heavenly Twins* paraît *The Strike of a Sex* de George Noyes Miller, roman utopique dans lequel une grève menée par la totalité des femmes d'un pays aboutit à un référendum au cours duquel les hommes, qui ont pendant plus de trois mois dû vivre sans la moindre présence féminine, acceptent de leur concéder ce qu'elles réclament : «these rights which women are asking in such an imperious fashion...», essaie de comprendre le narrateur, « are doubtless the old ones with which I am familiar : greater security in the holding of property, the right to vote, and to be eligible for all civil offices... to be placed on an equal footing with man, as regards wages and material advantages ». Son hôte le détrompe : « every one of the things which you mention were granted to women within two weeks after the strike began... ». Ce qu'elles réclament, explique-t-il, « is [...] the right to the perfect ownership of her own person [...] they demand, as a final, inalienable right, that man shall give them an irrevocable, perpetual guarantee, that no woman from this time forth and forever, shall be subjected to the woes of maternity without her free and specific consent in all cases » (Miller, pp. 19, 49, 51).

A la veille de la Première Guerre mondiale, cette idée d'Evadne dans *The Heavenly Twins* de « boycotter » les hommes aux mœurs suspectes, tout comme celle des femmes de *The Strike of a Sex* de se refuser tant qu'elles n'auront pas obtenu ce qu'elles attendent des hommes, quitte le domaine de la fiction pour celui du discours militant. Celui-ci devient à cette époque, de manière générale, plus radical, pour différentes raisons : tout d'abord, un projet de loi visant à accorder aux femmes le droit de vote a été rejeté à trois reprises successives en 1910, 1911 et 1912, et ce en dépit d'une trêve accordée par les suffragettes ; ensuite, les violences policières envers les militantes se sont intensifiées⁹ et le gouvernement a décidé de répondre aux grèves de la faim par une alimentation forcée. Les maladies vénériennes, pendant ce temps n'ont pas reculé¹⁰. Enfin, des changements

⁹ Le 18 novembre 1910 —« Black Friday »— 300 suffragistes venus manifester devant le parlement subissent, pendant six heures, les pires brutalités aux mains de la police et de la foule : certaines femmes sont traînées dans les rues adjacentes et violées. En 1912, à Llanystymdwy, au Pays de Galles, des suffragettes venues interrompre Lloyd George souffrent de traitements tout aussi brutaux.

¹⁰ En 1909 un bactériologiste allemand, Paul Ehrlich, a découvert un composé d'arsenic, le salvarsan, qui permet de soigner la syphilis, mais celui-ci ne sera utilisé en Angleterre qu'à partir de la Première Guerre mondiale.

économiques ont eu lieu qui permettent au discours féministe d'envisager ou de prôner le célibat comme arme politique : ce dernier n'est en effet envisageable que si les femmes sont en mesure de décliner une offre de mariage, ce qui implique qu'elles soient financièrement indépendantes. Lorsque Sarah Grand écrit *The Heavenly Twins*, en 1894, ce n'est pas encore le cas. Toutefois, dans la dizaine d'années qui a suivi la publication du roman, les femmes de la classe moyenne ont vu un nombre croissant d'emplois du secteur tertiaire s'ouvrir à elles et leur procurer, sinon la possibilité d'une existence confortable, tout au moins une certaine indépendance financière.

Christabel Pankhurst, Cicely Hamilton et Lucy Re-Bartlett comptent parmi celles pour qui, si les femmes refusent de se marier, de pourvoir aux besoins sexuels des hommes et de porter leurs enfants, les hommes n'auront pas d'autre choix que de changer¹¹. La solution n'est pas la contraception, à laquelle la plupart des féministes sont opposées, mais l'abstinence forcée. Pour certaines, cette « grève silencieuse » a déjà commencé. Lucy Re-Bartlett écrit ainsi en 1912 : « In the hearts of many women today is rising a cry somewhat like this: [...] If I cannot *help*, at least I will not *acquiesce* [...] I will know no man and bear no child until this apathy be broke through – these wrongs be righted... It is the 'silent strike' and it is going on all over the world ». Si de plus en plus de femmes choisissent de rester célibataire, ce n'est pas, dit-elle, parce que l'idée d'être mère leur répugne : « It is the new soul in woman crying out to a new soul in man – crying out to him to be her soul's mate as well as her body's mate [...] telling him that till he can do this she cannot feel he *is* her mate, and cannot feel God's permission to their union. This is the essence of woman's militancy today » (Re-Bartlett, pp. 25-6).

Le contexte démographique, économique et politique se prête, il est vrai, particulièrement bien à un tel moyen de pression : à un moment où le pays doit faire face à la montée en puissance, économique et militaire, de pays concurrents, les préoccupations relatives à la chute du taux de natalité et à la condition physique de la race britannique concourent à la popularité des idées eugénistes. Or, quand on dit aux femmes qu'il est de leur devoir de produire des enfants en bonne santé pour le pays, celles-ci peuvent désormais répondre que ce même devoir leur interdit de prendre pour père de leurs enfants des hommes

¹¹ En 1882, déjà, Annie Besant préconisait que parallèlement aux efforts pour réformer les lois relatives au mariage « *should go the determination not to contract a legal marriage while the laws remain as immoral as they are* ». Une simple déclaration publique pourrait s'y substituer qui serait légalisée une fois les réformes obtenues. Il s'agissait cependant là de boycotter l'institution du mariage, non pas les hommes (Besant, 1882).

potentiellement malades. « If women would only calmly refuse to be mothers until the State recognized them as citizens, their enfranchisement would be proffered them on bended knee, without the need for any effort or contest », écrit en décembre 1911 Charles V. Drysdale, président de la Malthusian League, dans *The Freewoman*. De telles méthodes seraient, selon lui, plus efficaces que les actions militantes (Drysdale, p. 89). Le mois suivant, dans le même journal, Coralie M. Boord approuve la proposition et rapporte avoir elle-même écrit à Annie Kenney, l'une des principales figures de la Women's Social and Political Union (WSPU)¹², afin de suggérer que tous les membres de l'organisation actuellement fiancées reportent leur mariage et que les membres mariées refusent de vivre ou d'avoir des enfants avec leur mari jusqu'à ce que le droit de vote soit accordé aux femmes. « One wonders when feminists will learn to [...] use women's weapons, women's forces, instead of [...] copying men's ideas and methods », conclut-elle, regrettant ne pas avoir reçu de réponse (Boord, p. 130).

La menace d'une limitation ou « grève » des naissances comme moyen de pression sur le gouvernement est également évoquée à la conférence annuelle de la Women's Freedom League (WFL) en 1914, « année désastreuse » selon les termes de la présidente. La suggestion y est faite d'écrire au Premier Ministre, à l'Archevêque de Cantorbéry et à d'autres personnalités afin de les menacer, au cas où le droit de vote ne serait pas accordé d'ici une certaine date, de mettre en œuvre une campagne afin de fournir aux femmes de la classe ouvrière les informations nécessaires au contrôle des naissances : « The real force here rests with the women ; if you refuse to have children, the country is powerless » (WFL, p. 61). La proposition, mise au vote, est toutefois rejetée à une large majorité, principalement parce qu'une telle stratégie implique l'utilisation de moyens contraceptifs, associés encore à l'époque à la prostitution. Certains membres craignent de s'entendre dire qu'elles préconisent les méthodes des prostituées tout en luttant contre la prostitution ; elles redoutent par ailleurs que la contraception n'augmente les inégalités entre les sexes et ne réduise la femme à la position de prostituée. Le seul moyen acceptable de limiter les naissances, selon de nombreux membres de la WFL, est de pratiquer l'abstinence : en

¹² Fondée par Emmeline Pankhurst en 1903 et dirigée par Emmeline et sa fille Christabel, cette organisation est la branche militante du mouvement suffragiste. Ce sont ses membres qui ont reçu le surnom de « suffragettes », terme utilisé pour la première fois par le *Daily Mail* en 1906.

refusant toute relation sexuelle avec les hommes et en refusant le mariage (Ibid., pp. 67, 69).

En août 1914, quelques mois à peine après la conférence de la Women's Freedom League et la publication de *The Great Scourge*, l'entrée en guerre de l'Angleterre vient interrompre la campagne suffragiste et mettre fin aux attaques contre les comportements sexuels masculins. Les bouleversements sociaux entraînés par le conflit, et notamment une plus grande promiscuité ainsi que la menace constante de la mort, conduisent alors à un relâchement des mœurs et à une plus grande permissivité de la société envers les écarts de conduite féminins. De fait, au lendemain de la guerre, certaines féministes sont très critiques du comportement des jeunes femmes de la nouvelle génération et dénoncent le fait que, contrairement à ce qu'elles souhaitaient, ce sont elles qui ont adopté le comportement sexuel des hommes et non le contraire. : « Il y a aujourd'hui un crime bien plus grave que la promiscuité : c'est la chasteté », commente en 1935 Winifred Holtby.

Les discours de Christabel Pankhurst, Cicely Hamilton, Louise Creighton ou encore Lucy Re-Bartlett ont fréquemment été taxés d'extrêmes et celles qui y adhéraient de prudes ou de mysandres. Pour Andrew Rosen (1974) et David Mitchell (1977), la popularité des idées de Christabel ne s'explique guère que par le fait qu'elles offraient aux célibataires un argument justifiant leur choix de ne pas se marier et légitimant leur place dans la société. Un tel point de vue ne prend toutefois pas en compte le fait que les féministes n'avaient pas une large marge de manœuvre et qu'il était difficile de prôner un comportement sexuel plus libre pour les femmes à une époque où la contraception n'était accessible qu'à une minorité, où les maladies vénériennes faisaient des ravages et où la grande majorité des femmes dépendait économiquement des hommes. Réclamer des hommes un comportement plus chaste et plus respectueux des femmes était un moyen comme un autre de se protéger et d'instaurer une relation plus égalitaire au sein du couple, tout comme menacer d'une grève de leur corps, ou d'une grève des naissances, revenait à utiliser, tout naturellement, comme moyen de pression et site de résistance, ce à quoi les hommes semblaient vouloir les réduire.

Bibliographie

- BESANT, Annie, *Marriage : as it was, as it is and as it should be : a plea for reform*, Londres, Freethought publishing Cie, 1882, 52 pp.
- BLAND, Lucy, *Banishing the Beast, English Feminism and Sexual Morality*, Londres, Penguin, 1995, 410 pp.
- BOORD, Coralie, “Letter to the Editor”, *The Freewoman*, 4/01/1912, p.130.
- CAIRD, Mona, “Marriage”, *Westminster Review*, vol. 130, 1888, pp. 186-229.
- CREIGHTON, Louise, *The Social Disease and How to Fight It*, Londres, Longman Green, 1914, 87 pp.
- DRYSDALE, Charles V., “Freewomen and the Birth Rate”, *The Freewoman*, 21/12/1911, p. 89.
- EGERTON, George, *Keynotes and Discords*, Londres, Virago 1983 (1ère ed. 1894), 253 pp.
- GILLEN, Alma, *SHAFTS*, n°13, vol.II, March 1894, p. 229.
- GRAND, Sarah *The Beth Book*, Londres, Virago, 1983 (1ère ed. 1897), 527 pp.
- GRAND, Sarah, *The Heavenly Twins*, Londres, Heinemann, 1894, 679 pp.
- HAMILTON, Cicely, *Marriage as a Trade*, New York, Moffat, Yard and Cie, 1909, 284 pp.
- KER, Alice, *Motherhood, A Book for Every Woman*, John Heywood, 1891, 134 pp.
- KINGSLEY KENT, Susan, *Sex and Suffrage in Britain 1860-1914*, Londres, Routledge, 1990, 295 pp.
- LEWIS, Jane (ed), *Labour and Love*, Oxford, Blackwell, 1986, 274 pp.
- MILLER, George Noyes, *The Strike of a Sex*, Londres, W. Reeves, 1895, 117 pp.
- MITCHELL, David, *Queen Christabel*, Londres, MacDonald, 1977, 397 pp.
- PANKHURST, Christabel, *The Government Report on the Great Scourge, a Criticism*, Londres, E. Pankhurst, 1913, 3 pp.
- PANKHURST, Christabel, *The Great Scourge and How to End It*, Londres, E. Pankhurst, 1913, 166 pp.
- RE-BARTLETT, Lucy, *Sex and Sanctity*, Londres, Longman, 1912, 104 pp.
- ROSEN, Andrew, *Rise Up, Women !*, Londres, Routledge, 1974, 312 pp.
- SNOWDEN, Ethel, *The Feminist Movement*, Londres, Collins, 1911, 262 pp.
- WFL 9th Annual Conference, 28 March 1914.